

chapitre 10

Nice, vendredi 25 avril 2014

Ginette frappa à la porte de la chambre. Pierre-Henri émergea de son sommeil. Elle entra sur son invitation, poussant une table roulante pour le petit déjeuner, puis tira les rideaux, laissant entrer la lumière du jour, comme dans un bon vieux film de Chabrol ou d'Hitchcock.

- J'ai posé deux cachets d'aspirine à coté de votre café, car la grappa d'Aldo peut entraîner des maux de tête redoutable au réveil.

- Ginette si je vous avais connu avant Clara, je vous aurais épousé.

- Oui, très bien ! Mais si vous pouvez vous passer de moi aujourd'hui, ça m'arrangerait, car mon Barbarin est de repos. Vous n'avez qu'à mettre la vaisselle sale dans le lave-vaisselle. Tchao ! Tchao ! dit-elle en s'éclipsant.

Une fois seul, vu l'heure, il jugea que ce n'était pas le moment de déranger Clara. Après le petit déjeuner, agrémenté des deux « Aspro », il prit une bonne douche. Puis revêtit un survêtement pour faire une heure de footing le long du canal de la Vésubie, situé non loin de là.

Il avait en fait horreur des marches à pied, sans but. Il se forçait uniquement pour faire plaisir à Nanar et à Clara, soucieux en tant que médecin et en tant que compagne, de son avenir cardio-vasculaire.

Cependant, le vert argenté du feuillage des oliviers, et celui plus bleuté des cyprès, agrémenté par les premières floraisons d'orangers, qui s'échelonnaient le long du canal, rendaient la promenade agréable.

Sur le coup de midi, il arriva au centre du hameau où se trouvait un petit bar-restaurant dénommé « l'Autocar ». Le nom se justifiait par le fait qu'un arrêt d'autobus était juste en face. Il entra dans l'établissement et demanda un jus de tomate. Le plat du jour annoncé sur une ardoise était des raviolis-maisons, dont l'arôme embaumait déjà la salle, où se trouvaient quelques tables pour le moment inoccupées.

Il s'installa et dit à la serveuse qu'il prendrait le plat du jour mais qu'il devait d'abord passer un coup de fil.

C'était en effet l'heure où Clara prenait sa pause.

Une fois la communication établie, et les mamours d'usage effectués, il enchaîna :

- Dis donc, à part toi, toute la famille est au courant du rôle d'agent de renseignements de ta grand-mère. Pour le moins, Aldo, Jean-Marie et Ginette.

- Tu m'étonnes, Aldo traficotait déjà entre la France et l'Italie quand il n'avait pas encore 20 ans. Jean-Marie est commissaire de police, et Barbarin, le mari de Ginette travaille à la mairie de Nice où les postes sont héréditaires et vont avec la charge régaliennne d'agent électoral.

- En tout cas, j'ai rendez-vous avec d'anciens policiers pour approfondir le sujet. Ce qui me fait penser qu'avec mon air naïf, j'ai récupéré le login et le mot de passe de l'ordinateur de Marguerite, je voulais ton autorisation pour le mettre en route avant que tu n'arrives.

- D'accord, mais s'il y a des fichiers verrouillés, ne bidouille pas trop. Je te rappelle que l'informaticienne du couple c'est moi. Nanar va se renseigner plus à fond sur les recherches en filiation à partir de restes osseux. C'est moins simple au fil des générations que pour les recherches en paternité. Mais ça a fait de gros progrès, en particulier au niveau des dents. Ta copine, la bibliothécaire aux gros seins pourra peut-être nous mettre en contact avec des spécialistes paléontologues, car ce sont eux qui recherchent les traces de peste vieilles de plus de 500 ans dans les squelettes des épidémies du Moyen Âge.

- Profite de ta fin de pause, quant à moi mes raviolis arrivent.

- Dis-moi, Ginette te chouchoutes, il me semble

- Pas du tout, je suis dans un boui-boui du quartier, en face d'un arrêt d'autobus.

- « L'autocar » un boui-boui ? Leurs raviolis à la niçoise sont presque aussi bons que mes ravioles de Romans. Si le barman a autour de 40 ans, salue-le de ma part, je l'ai bien connu quand je venais en vacances chez Marguerite.

- Désolé de te décevoir, le serveur est une serveuse et n'a guère plus de 20 ans. A part ça, quand arrives-tu ?

- J'ai bien réfléchi, avec les vacances de Pâques, pas question que je prenne ma bagnole et on n'a pas besoin d'avoir deux voitures à Nice. Quant au train, je ne te dis pas.....Finalement le plus simple et le moins cher, c'est de prendre l'avion à Lyon Saint-Exupéry. Notre vol arrivera vers midi demain. Je compte sur toi pour nous récupérer au débarquement. Justin est ravi.

- OK à demain, travaille bien. Bisou, conclut-il en raccrochant.

Entre-temps plusieurs tables s'étaient remplies.

Après les raviolis trois étoiles, il attaqua une coupe de sorbet.

Il décida d'aller boire son café à la maison et de faire une petite sieste. A peine arrivait-il que son téléphone sonna. Cette fois, c'était Jean-Marie qui l'appelait pour lui dire que le commissaire à la retraite était prêt à le voir et Aldo les attendait tous les trois vers 18 heures.

Avant d'aller s'allonger, il passa un coup de fil à Simone, l'archiviste du Pharo. Il lui expliqua qu'il voudrait des renseignements sur la technique de recherche de filiation biologique à partir d'un squelette.

- Je vais vous donner les coordonnées à l'Institut Naval de Toulon, dont je vous ai parlé, du médecin légiste s'occupant de l'identification des naufragés et des noyés en mer. Il est sûrement le plus au fait pour cela dans notre institut. Attendez lundi parce que en général, le vendredi à cette heure-ci ils ont commencé le week-end.

En attendant l'heure dite, il se vautra sur son lit, et continua d'étudier les carnets de Marguerite qu'il avait étalés devant lui.

Vers 17 heures, il démarra en direction de la « Rotonde » du Négresco qui d'après Jean-Marie avait le triple avantage d'être un salon confortable, discret, et où la prise en charge du fauteuil roulant d'Aldo, ne posait pas de problème.

Il se gara dans le parking souterrain aménagé derrière le palace. Lorsqu'il pénétra dans les salons, il vit Aldo lui faire un signe de la main. Jean-Marie se

leva. Un troisième homme se présenta comme Pierre Simonelli, commissaire de police en retraite.

Une fois tous installés, P.H. ayant récusé un verre de grappa au profit d'un jus de tomate, Simonelli prit la parole :

- L'histoire que m'a raconté Jean-Marie est tout à fait passionnante et m'a rappelé de vieux souvenirs d'ailleurs pas forcément très bons. En fait, le nom de votre grand-mère n'est pas apparu au cours de l'enquête concernant la mort du Colonel. Les documents de ce dernier, ont immédiatement été classés « confidentiel défense », et embarqués par les services secrets de l'armée. Ce qui fait que moi, malheureux commissaire de police, je n'ai pas pu y avoir accès. J'espère que vous voudrez bien me laisser consulter les carnets de la mamie, ça serait pour moi une petite vengeance sur les militaires.

- Je pense que ma femme n'y verra aucun inconvénient, dit P.H. en essayant de ne pas avoir l'air de tourner autour du pot. À quoi vous a mené votre enquête ?

- Un jour de l'été 1983, une patrouille de gendarmerie découvrit dans la matinée sur une aire de stationnement d'une route de l'arrière-pays, une Fiat coupée, dont le conducteur était mort. Ils ont immédiatement appelé leur central. L'appel nous a été relayé en tant que brigade de police judiciaire, mais il ne fait aucun doute que les militaires ont été prévenus en même temps que nous. Je suis arrivé sur place avec mon équipe. Les premières constatations ont montré que l'arrière du crâne du défunt avait été défoncé par une balle de 9 mm tirée à bout portant, je dis bien portant, au niveau de l'occiput. L'arme ayant servi au tir gisait sur le siège avant. On ne trouva pas d'empreinte, mais la victime

portait des gants. Par contre, sur ces derniers, il n'y avait pas de trace de poudre. Le portefeuille contenait un peu d'argent liquide, une carte de crédit au nom du Colonel et son permis de conduire dont la photo correspondait à ce dernier. Le reste de ses poches étaient vides de tout carnet ou document. Je vous rappelle qu'à l'époque téléphone mobile et GPS n'existaient pas. La rigidité cadavérique débutante montrait que la mort avait dû survenir la veille, tard dans la soirée. L'enquête que nous avons continuée dans la journée nous a permis, grâce à la carte de crédit et à nos fichiers de déduire que l'homme était bien Colonel de l'armée en active. Lorsque nous sommes arrivés à son domicile, la porte n'avait pas été forcée, tous les placards étagères et bureaux ne contenaient que des ustensiles ménagers et singulièrement vides de tout document. Quand j'ai contacté personnellement le service des armées pour obtenir des détails sur l'affection du Colonel, on m'a fait gentiment lanterner sous différents prétextes administratifs, en promettant qu'on me rappellerait rapidement. Le lendemain matin à la première heure, l'affaire faisait la une de Nice-Matin, et une déclaration du procureur de la République affirmait que le décès était dû à un suicide et que l'enquête était close. Avant que j'aie eu le temps de réagir, je fus convoqué par mon supérieur hiérarchique qui me dit que l'affaire était « secret d'État » et que pour l'honneur de l'officier, j'étais prié de la boucler sans état d'âme, et de veiller à ce que mon équipe en fasse autant.

- Circulez ! Il n'y a rien à voir quoi ! S'exclama Pierre-Henri. Heureusement que l'honneur de l'armée et le secret d'État ont fait bon ménage. Quand même un suicide par un coup de revolver à

bout portant au niveau de la nuque, même pour un excellent tireur, ça demande une certaine souplesse. Non ? La presse ne s'est pas étonnée ? Et comment se fait-il que son appartement a été manifestement nettoyé avant votre passage ?

- Un ou deux plumitifs, malintentionnés comme vous, ont bien fait les mêmes remarques, mais aucun politique n'a pris le relais. Il faut dire que l'on était sous Mitterrand, et que la presse était vite aux ordres. De plus on était à la veille du déclenchement de l'opération Manta⁴¹ au Tchad, et au mois d'octobre 1983, 61 parachutistes français et plus de 200 marines américains étaient tués dans un attentat contre la force multinationale de sécurité à Beyrouth.

Pendant que le commissaire Simonelli s'interrompait pour finir son verre, Aldo intervint à son tour :

- Le jour même de l'annonce de ce « suicide », Marguerite déboula chez moi Nice-Matin à la main, elle était à la fois bouleversée et furieuse. Elle me raconta ses liens avec le Colonel. Elle m'expliqua qu'il était le chef de Freddy au Liban, où elle-même grappillait des nouvelles auprès de certains diplomates et des épouses de personnalités libanaises fréquentant l'ambassade de France. C'est là, qu'elle me révéla, qu'à peine de retour à Nice, la coïncidence voulut que le Colonel fût nommé sur la côte pour surveiller les ressortissants du Moyen-Orient susceptibles d'être en rapport avec le terrorisme en méditerranée. Marguerite étant bien introduite dans le milieu des expatriés libanais établis entre Menton et Cannes, avait continué le travail de renseignements qu'elle effectuait avec son mari. Elle

⁴¹ Opération militaire française qui s'est déroulée au Tchad entre 1983 et 1984 dans le cadre du conflit tchado-libyen.

ne croyait absolument pas au suicide, d'abord pour les impossibilités techniques que tu as relevées et ensuite parce qu'elle avait rencontré le Colonel une semaine plus tôt, or il ne paraissait absolument dépressif, mais au contraire très motivé par des informations concernant des trafics d'armes vers le Liban. Il lui avait communiqué une liste de noms en lui demandant d'essayer de se renseigner sur les familles, femmes, filles, sœurs ou maîtresses des trafiquants en question. Il lui avait conseillé la plus extrême prudence, car comme il lui avait dit, « ces gens ne rigolaient pas » et que son contact personnel était vraisemblablement un agent double. Elle me demanda alors mon avis pour savoir si elle devait contacter les supérieurs du Colonel pour leur communiquer les quelques maigres renseignements qu'elle avait déjà pu recueillir dans les jours précédents. Je lui ai conseillé la plus extrême prudence, car je ne voulais pas qu'elle finisse comme le Colonel. Je ne sais pas quelle a été sa décision finale, toujours est-il que dans les jours qui suivirent, Marguerite disparut pendant trois semaines, officiellement pour faire une cure thermale sans préciser dans quelle ville en France ou à l'étranger. Cela m'avait beaucoup inquiété à l'époque, car lorsqu'elle se déplaçait elle m'envoyait toujours une ou deux cartes postales, ce n'a pas été le cas cette fois-là.

- Et par la suite ?

- J'ai hésité à en parler à la police pendant son absence, mon expérience m'ayant appris que dans ce genre d'histoire, moins on en dit, mieux ça vaut, j'ai patienté jusqu'à son retour. J'ai été terriblement soulagé lorsqu'elle est arrivée fraîche et pimpante et qu'elle m'a annoncé qu'elle avait passé sa cure dans

la station d'Abano, au bord d'un lac italien. Par la suite, nous n'avons plus jamais parlé de cette histoire, et bien qu'elle ait fait plusieurs cures thermales pendant des années, dans différentes stations, elle n'est jamais plus retournée à Abano.

Simonelli reprit la parole :

- Depuis que Jean-Marie m'a reparlé de cette affaire, sous couvert d'écrire un roman en tant que commissaire à la retraite, je me suis replongé dans les archives et je n'ai pas trouvé de trace de Marguerite en tant que fonctionnaire, du ministère de l'Intérieur, ou du ministère de la défense, que ce soit sous le nom de Demengie ou de Léonelli. Je pense qu'elle devait être en fait un correspondant particulier du Colonel. Ce qu'on appelle en français un indic. Ses notes de frais devaient prises en charge en liquide de la « Mano in la Mano ». Il y a peut-être quelque chose dans les documents personnels du Colonel qui ont manifestement disparu après sa mort. À cet instant, j'ai deux pistes possibles :

La première la plus probable est que ces documents soient dans le coffre du cabinet noir du ministère à Paris, comme je l'ai cru à l'époque, mais là, Macache, Bono, Bezef, prescription ou pas, à moins de connaître le Ministre lui-même, et encore, pas question d'y accéder. C'est là que sont également archivés les codes de lancement des missiles atomiques.

Pierre-Henri frémit à l'idée que la liaison sentimentale de la grand-mère de Clara, avec son bel italien, débouche sur la troisième guerre mondiale.

- Une autre piste m'est venue à l'esprit en relisant mes notes de l'époque, repris Simonelli. Le Colonel a pu confier ces dossiers à un tiers de confiance.

Éventuellement Marguerite, mais j'en doute, car vous n'avez rien trouvé chez elle à ce jour, et il me semble qu'elle en aurait parlé à Aldo.

Le Colonel était célibataire. Certains de ses collègues ont fait état d'une fille prénommée Malika qu'il avait rencontré quelques années plus tôt, à laquelle il semblait très attaché. Nous n'avons pas pu retrouver cette dame. D'origine libanaise, elle semble avoir quitté la France dans les jours qui ont suivi le décès de son amant.

Pierre-Henri écarquilla les yeux :

- Croyez-vous possible que cette femme ait trahi le Colonel au profit des trafiquants d'armes ? Bonjour le romantisme !

- Vous savez, comme disait de Gaulle « ...là-bas dans l'orient lointain et compliqué... » tout est imaginable. Si elle habitait avec lui, ça explique le nettoyage par le vide de l'appartement du Colonel et que la porte n'a pas été forcée, car elle avait sûrement une clé.

Voilà, c'est à peu près tout ce que je peux vous raconter, sinon que quelques semaines plus tard, avait lieu cet attentat au Liban. Je vais vous laisser, car cela va être l'heure de ma partie de pétanque quotidienne. Si j'ai du nouveau, je vous contacterai, et faites-en autant de votre côté.

Une fois qu'il se fut éloigné, P.H. conclut :

- Tout cela éclaire d'un jour nouveau la vie de Marguerite. Il est cependant difficile d'en faire état dans la future exposition.

Aldo s'esclaffa :

- Oui, entre deux mots, il faut choisir le moindre. La peste, ça va ; mais le choléra : bonjour les dégâts.

Jean-Marie se manifesta :

- Je vais vous quitter aussi, vous avez peut-être des choses à dire qui ne seraient pas bonnes à entendre par un officier de police. Je prends un nouveau rendez-vous avec le médecin légiste et je vous téléphone dès que je l'ai obtenu.

Il se leva, et sortit du salon de thé avec un signe de la main.

- Comment a réagi votre cousine après l'attentat du Liban qui a suivi la mort du Colonel, enchaîna Pierre-Henri.

- Avec un certain fatalisme, et surtout une rage rentrée.

Selon elle, la mort du Colonel était sûrement liée à ce désastre, mais, me disait-elle, « il n'y a pas de guerre propre » et la mort est une question de point de vue. Elle avait été beaucoup plus touchée par le décès de son mari que par ces 400 morts, sans oublier les massacres de Sabra et Chatila⁴² quelques mois plus tôt. Elle m'a affirmé en tout cas, qu'à partir de ce jour pour elle, les services secrets, c'était terminé. Encore que, 15 ans plus tard, elle m'a confié le code de l'ordinateur qu'elle avait depuis quelque temps. C'est ce code que je vous ai donné au diner. « A n'ouvrir qu'après mon décès » m'a-t-elle dit à ce moment-là. Maintenant que vous l'avez en votre possession ainsi que le Longin de Ginette, avez-vous jeté un coup d'œil ?

- Non, j'attends l'arrivée de Clara. Après tout c'est sa grand-mère. Et comment expliquez-vous sa

⁴² Les massacres de Sabra et Chatila — deux camps de réfugiés palestiniens de Beyrouth-Ouest — ont été perpétrés du 16 au 18 septembre 1982 par des phalangistes libanais chrétiens, sur ordre de leur chef Elie Hobeika, afin de venger l'assassinat du président libanais, Bachir Gemayel

disparition en Italie et son changement d'humeur à son retour. Avait-elle des connaissances là-bas ?

Aldo le dévisagea avec un sourire narquois.

- Oh ! Vous, vous... En seriez-vous beaucoup plus sur la vie privée de ma cousine, que vous ne voudriez le montrer.

- A vrai dire, Clara m'a communiqué le contenu des « lettres italiennes » confiées par Marguerite à Louise. Cela n'explique que très sommairement sa liaison à Beyrouth.

- Bon ! Depuis qu'elle était toute jeune, chaque fois que Marguerite avait une histoire de cœur, c'était sur moi qu'elle s'épanchait. Lors d'un séjour à Nice, à l'occasion du décès de sa propre mère Alexandrine, elle m'a confié que dans le cadre de ses échanges avec les diplomates étrangers, elle avait poussé des relations avec un attaché d'ambassade italien, relation un peu plus que culturelle. Mais le monsieur était un joueur invétéré, et bien qu'amoureuse, elle se méfiait un peu. Comme par mon association des Garibaldiens, j'avais de bonnes relations avec le consulat et l'administration italienne, elle m'avait demandé de me renseigner un peu plus sur sa carrière. On parlait tout à l'heure de recherche génétique. Il n'est pas impossible que « Luigi, comme il s'appelait, ait eu un ADN commun avec Casanova. Séducteur et joueur, sa façade d'attaché culturel dissimulait le même travail de renseignement que celui de Marguerite. Celle-ci travaillait bénévolement pour la France, lui se vendait au plus offrant. Lorsque j'ai pu informer discrètement Marguerite de ma petite enquête, je crois qu'il y eut une explication orageuse avec le Monsieur et elle informa le Colonel des activités suspectes de son amant. Il a dû avoir chaud aux

fesses, car il fut muté rapidement à Malte. Le Colonel venait, lui aussi de nouer une liaison passionnée avec la libanaise dont nous parlait Simonelli tout à l'heure. Cette relation-là fut plus durable, car lorsque le Colonel fut nommé à Nice, la belle Malika le suivit et s'installa avec lui.

- Dites-moi donc, Marguerite devait bien connaître cette Malika, n'est-ce pas ? Elle n'a vraiment rien dit à personne au moment de la mort du Colonel ? S'étonna Pierre-Henri.

Aldo fit mine de ne pas entendre la question et prit soudain un air las :

- Mon cher, je suis désolé, l'heure passe, mon aide-ménagère va m'attendre ainsi que l'infirmière m'aidant à me garder propre sur moi.

Il fit un signe et un chauffeur de taxi qui manifestement l'attendait, s'avança et se posta derrière le fauteuil roulant :

- Nous aurons l'occasion d'en reparler lorsque Clara sera là. A bientôt.

Une fois seul, Pierre-Henri décida de faire quelques pas sur la Promenade des Anglais. Sortant du Négresco il prit la direction du Palais de la Méditerranée. En marchant, il avait une vue sur la colline du Château abritant le vieux cimetière et le canon modernisé qui donnait l'heure à midi. Un peu plus loin se poursuivait le quai de Rauba Capéu où se trouvait le Monument aux Morts à l'allure de temple grec surplombant le port de Nice.

Arrivé devant le Palais de la Méditerranée, il constata qu'il était trop tôt pour les roulettes et que seules les machines à sous électroniques fonctionnaient. Il continua son chemin. 200 mètres plus loin se trouvait le casino de l'hôtel Ruhl, concurrent du premier. Les tables de roulette et de

Blackjack étaient déjà ouvertes. L'évocation de ce jeu lui rappela son aventure dans le cercle clandestin, à Grenoble deux ans plus tôt¹⁴. Lorsqu'il pénétra dans la salle de jeux, il pensa que le bouiboui dauphinois ne pouvait pas lutter contre le luxe azuréen. Il s'assit sur un tabouret du bar, mais là, il se dit que Grenoble marquait un point, car le barman ne pouvait pas lutter contre la sculpturale Sonia, barmaid moldave clandestine maintenant employée dans le cadre d'un reclassement professionnel à la mairie du village où il habitait. Il lui sembla cependant être renvoyé en arrière dans le temps, et revivre une partie d'une scène déjà vécue. En effet, la fille assise sur le tabouret d'à côté colla sa jupe contre sa jambe et lui glissa dans l'oreille :

- On se connaît, non ?

Il se tourna et reconnut la blonde qui l'avait déjà interpellé lorsqu'il avait pris son petit déjeuner au Palais de la Méditerranée. Il lui fut impossible de s'en tirer à moins d'une coupe de champagne. Puis, avant de se diriger vers la caisse pour changer des plaques, il murmura quelques mots au barman en réglant la note. Lorsqu'il s'éloigna, le serveur retint la blonde par le poignet en secouant la tête négativement. Cette dernière n'insista pas et partit à la recherche d'un autre pigeon.

Pierre-Henri s'approcha de la table de Blackjack et au bout d'une heure, ayant perdu sa cave, il décida d'investir plutôt dans un repas au restaurant.

Juste à côté du Ruhl, se trouvait un MacDo. Bien qu'il n'ait rien contre la chaîne américaine, il poussa jusqu'aux restaurants bordant le cours Saleya en passant par un des passages étroits entre la Promenade et le Vieux Nice. Il fut plongé dans le décor de « Il était une fois un flic » avec Mireille Darc

et Michel Constantin, film culte de Georges Lautner, niçois d'origine qui venait de mourir et d'être enterré au cimetière du château non loin de là.

Les agréments de la cuisine niçoise ayant ses limites, il opta pour un restaurant affichant une côte de bœuf au menu et se régala du steak saignant préparé par un chef d'origine lyonnaise, accompagné d'un verre de bourgogne Passetoutgrain. Il fit l'impasse d'un Malongo. L'heure avançant, il remonta sur Gairaut et se mit directement au lit avec le roman sur lequel il finit par s'endormir.

chapitre 11

Nice, samedi 26 avril 2014

Ginette arriva en début de matinée avec le petit déjeuner, P.H. avait déjà fait sa toilette. Il lui montra le carnet d'adresses de Marguerite.

- Ça vous dit quelque chose, je suppose !
Voudriez-vous avoir l'amabilité de regarder la liste des noms et me signaler ceux qui vous disent quelque chose.

- Je ne sais pas si je peux !

- Allons ma petite Ginette, Marguerite est morte et cet agenda fait partie de sa mémoire.

- Le problème n'est pas dans la mémoire de Marguerite, mais dans la mienne. Je l'ai vu avec ce carnet rouge pendant des dizaines d'années à la suite de son arrivée à Nice. Je pensais qu'elle l'avait perdu, ça remonte à presque 30 ans, alors pensez un peu. Il y a bien certains noms qu'il me semble avoir vu sur la liste des gens ayant envoyé leur condoléance ou assister aux obsèques. Je peux les cocher avec un crayon à papier, il faudrait comparer. Ah ! Malika Naoun ! Je la connais bien. Elle venait ici régulièrement et elle téléphonait souvent. En fait, c'était je crois la petite amie du fameux Colonel. Après le suicide de ce dernier, elle a disparu de la circulation pendant quelque temps, depuis une dizaine d'années au moins elle s'est manifestée à nouveau régulièrement. Elle s'enfermait souvent

avec Marguerite pour bricoler l'ordinateur et faire des copies avec le scanner, et d'ailleurs il y a son adresse e-mail sur le carnet. Et voici Luigi ! Le bel italien qu'elle avait connu au Liban. Je ne l'ai jamais vu ici. Il habitait en Italie. Il venait en France de temps en temps au Consulat de Nice. Le numéro de téléphone et l'adresse se situent d'ailleurs à Rome. Peut-être qu'Aldo en sait plus à ce sujet, sinon il faudrait voir le Consulat. Dans l'immédiat, c'est ça qui me saute aux yeux, maintenant il faudrait interroger peut-être le directeur du cercle militaire de l'époque qui doit être à la retraite s'il n'est pas mort.

- Vos renseignements sont d'une aide considérable, surtout concernant Malika et Luigi.

- Si vous permettez, je vais préparer la seconde chambre d'en haut pour Justin, car je ne pense pas que le bambino apprécie de dormir dans la chambre de Marguerite.

- Décidément, vous êtes un ange.

Il se dirigea vers le bureau où se trouvait le PC.

- C'est bien joli d'avoir l'identifiant et le mot de passe de l'ordinateur, si on n'a pas ceux de la Live Box, on ne pourra pas se connecter simplement avec la tablette de Clara. Heureusement, Marguerite était ordonnée et à côté de la Box se trouvait une feuille plastifiée à l'entête d'Orange, comportant tous les renseignements idoines. Il hésita à mettre en marche la machine, voyant l'heure avancer, il préféra attendre l'arrivée de Clara et s'apprêta à partir à l'aéroport. Il monta à l'étage où se trouvait Ginette et lui souhaita un bon week-end et à lundi.

- J'espère pour vous que l'avion n'aura pas trop de retard, car avec ces machines volantes, on n'est jamais sûr.

Il s'achemina sur l'autoroute nord et rejoins en quelques minutes l'aéroport de Nice Côte d'Azur, se gara sans difficulté et une fois dans le hall d'arrivée, il constata sur le tableau d'affichage que l'avion était annoncé à l'heure. Ça lui faisait une demi-heure à attendre, plus le temps du débarquement. Il acheta le Dauphiné Libéré et le Courrier International. Il s'installa ensuite au bar panoramique qui donnait vue sur les pistes d'atterrissage.

Lorsque l'avion de Lyon se fut posé, il se dirigea vers la porte d'arrivée des passagers et un quart d'heure plus tard, Clara et Justin apparaissaient tirants chacun une valise à roulettes. Enchantée des retrouvailles, Clara colla ses lèvres sur celles de Pierre-Henri :

- Maman ! Des gens vous regardent ! protesta Justin. J'ai faim et tu m'as promis un MacDo.

Dans le village de campagne, où ils habitaient, on trouvait plus facilement une raclette ou une salade qu'un hamburger. C'est pourquoi, pour Justin, le Big Mac était synonyme de vacances.

- Il y en a un, à côté du Ruhl, c'est dans la bonne direction suggéra P.H.

Une fois arrivé, il se gara sur le parking prévu au bord de mer. Justin se précipita jusqu'à la balustrade.

- Bof ! C'est rien que des cailloux cette plage ! Pourquoi ils n'ont pas mis du sable ? C'est plus cool !

- Dans les jours qui viennent, on ira vers la frontière italienne ou vers Cannes, là il y a du sable.

Dans le restaurant, Justin obtint son Big Mac frites, suivi d'un Milk fraise, arrosé d'un coca.

- Je vais prendre comme toi, mais avec un coca light à cause du régime.

Clara leva les yeux au ciel et préféra ne pas répondre et prit une salade spéciale et des fruits rafraîchis avec un verre d'eau gazeuse.

Pendant qu'ils déjeunaient, puis reprenaient la voiture en direction de Gairaut, P.H. résuma les différentes entrevues qu'il avait eues pendant trois jours avec Aldo, Bertrand, Jean-Marie, l'agent immobilier, le commissaire à la retraite. Il s'abstint cependant de parler de ces deux rencontres fortuites avec la nageuse professionnelle.

A peine rentré dans la maison, Justin regarda sa mère d'un air suppliant pour lui rappeler de brancher la tablette Internet pour qu'il puisse appeler sa copine Julie par Skype.

P.H. montra à Clara les identifiants pour allumer l'ordinateur et la feuille pour permettre de se connecter à Internet.

- Il y a un petit jardin aussi, se risqua Clara à destination de son fils.

- Oui, mais avec le soleil, ça gêne pour lire l'écran.

- Demain, c'est dimanche, nous irons à Marineland à Antibes, et un autre jour au musée océanographique et au parc zoologique à Monaco, suggéra P.H.

- Lundi matin, j'ai rendez-vous chez le notaire. Tu m'accompagnes ! Lundi soir, Cécile nous a déjà invités, et on n'y coupera pas de rendre la pareille à tout le monde avant de partir, on fera ça au restaurant, car pas question que je cuisine pour 15 personnes, et Ginette n'est pas une esclave.

- À propos de Ginette, ça me rappelle.... Et lui raconta ce que celle-ci lui avait dit sur le carnet rouge.

- On se met en chasse dès lundi !

- Il y aura aussi à voir le médecin légiste et à rediscuter avec Bertrand du contenu de l'exposition. Il est en train de dépiauter les photos de famille. Si tu es remise de ton voyage aérien, on pourrait jeter un coup d'œil sur l'ordinateur de Mata Hari.

Une fois les branchements effectués, Justin s'installa avec la tablette de sa mère sur le divan de la salle de séjour et appela Julie pour papoter par Skype. Clara débloqua l'ordinateur de Marguerite à l'aide du login et du mot de passe communiqués par Ginette et Aldo. Le PC n'avait manifestement pas été connecté depuis quelque temps, car la machine demanda une série de mises à jour de Windows et de l'antivirus. Clara pianota pendant quelques instants et suggéra de boire un café en attendant que cette mise à jour se termine. Une fois celle-ci terminée, Clara marmonna :

- Bon c'est du Windows XP, il y a pire.

Elle ouvrit le dossier « mes documents » et également le logiciel de lecture d'e-mail Outlook, qui se mit à télécharger un nombre non négligeable de courriel, spam et indésirables compris. Parmi les sous-dossiers eux-mêmes il s'en trouvait un appelé « archives Inde », un second « archives Liban » et un autre « archives Nice ».

Elle commença par ouvrir le dossier « archives Liban » qui comprenait à son tour des sous-dossiers :

« Liban scan avant 1974 » et un autre « Liban après 1973 ».

Le dossier « avant 1974 » comprenait beaucoup de photocopies classées par noms de correspondants et dates.

- Oh là là ! Rien qu'à l'idée de déchiffrer tout ça, je sens une migraine se préparer.

- La période est pourtant intéressante. Elle débute du séjour au Liban avant 1973, date du retour de ta grand-mère et se poursuit jusqu' à la date du décès du Colonel, en 1983. Bien sûr, les PC étaient dans leur balbutiement. Je ne pense pas que Marguerite ait été équipée à cette époque. Elle a dû scanner les originaux sur papier beaucoup plus tard, quand les scanners sont devenus abordables et de pratique courante. Je n'ai pas vu dans la paperasse du grenier le dossier faisant penser à ça. Aurait-elle détruit les originaux ? C'est possible, je suis étonné de l'utilisation du scan, ce n'est pas une habitude de cette génération.

Le dossier suivant daté après 1973, comportait un mélange de feuilles scannées comme dans le dossier précédent, de différentes origines.

- Tu as vu, dit Clara, dans ce dossier-là, il y a des articles de Nice-Matin, datant des semaines qui ont suivi l'assassinat du Colonel, ainsi que des notes manuscrites et photocopiées, ou bien tapées directement, de la même époque.

- Dans l'ensemble il y aussi des notes qui concernent des personnes dont les noms figurent dans le carnet d'adresses de Marguerite.

Pendant ce temps, Outlook avait fini de rapatrier des mails. Certains dataient de 6 mois.

Clara indiqua la colonne des dates à P.H.

- Regarde, ma grand-mère avait cessé de rapatrier ses mails depuis le mois de septembre et pour l'essentiel il s'agit de publicité.

Elle cliqua sur le fichier des contacts e-mails. Là aussi P.H. nota des noms qu'il avait relevé sur le carnet rouge.

- Bon, si on veut prendre connaissance de tout ça, il y en a pour des heures. Quel rapport y a-t-il entre

les anciennes activités de ta grand-mère et l'histoire d'Hector.

- Pas grand-chose admit Clara. Il y a encore un truc sur lequel je voudrais jeter un coup d'œil, c'est le contenu du disque externe qui est connecté au PC.

Elle jongla encore quelques instants avec le clavier :

- Dis donc Marguerite était une vraie pro, elle a fait une sauvegarde externe de ses fichiers et de ses e-mails en cas de problème technique. Je te propose la chose suivante : je vais faire un saut à la Fnac pour acheter une clé USB « King Size ». Elle me servira à faire une sauvegarde de la sauvegarde. Ensuite on pourra regarder le contenu à tête reposée.

- Tu pourrais aussi mettre un cierge à Notre-Dame de la Sauvegarde à Lyon, ricana Pierre-Henri. Veux-tu m'imprimer la liste des fichiers et la liste des contacts d'Outlook. Pendant que tu iras faire l'acquisition de la clé USB disque, je pointerai les noms que l'on retrouve à la fois sur le carnet rouge et sur les deux documents, ça permettra peut-être des recoupements plus faciles.

- Qu'est-ce que l'on fait de Justin pendant ce temps ? Pas question qu'il passe la fin de l'après-midi sur Skype.

Pierre-Henri rejoignit le gamin et lui fit signe de couper la tablette :

- Je te rappelle. A plus ! Dit Justin à Julie dont on voyait la frimousse sur l'écran.

- Est-ce que tu préfères faire des courses avec ta mère ou bien m'aider à trier des papiers de ton arrière-grand-mère ?

La mine de Justin s'allongea.

- Il n'y a pas de troisième choix bien sûr ? Bon, je crois que je vais aller me promener avec maman.

- Le temps de faire un aller et retour faut compter une heure, et je vais en profiter pour faire des achats pour le dîner de demain.

Une fois à nouveau seul, Pierre-Henri installa les trois documents sur la table de la salle à manger et chaque fois qu'un nom apparaissait sur deux ou trois d'entre eux, il notait les références sur une quatrième feuille.

Le résultat fut à la hauteur de ses attentes. Cinq noms émergeaient de ce tri parmi lesquels celui du Colonel, un nom à consonance italienne rapidement identifiée comme Luigi et celui d'origine plus orientale de la fameuse Malika. Deux autres noms lui étaient inconnus : l'un d'eux était indéniablement français, l'autre était manifestement arabe. Alors qu'il s'étirait satisfait du travail accompli, son téléphone sonna. C'était Jean-Marie. Il avait pu avoir rendez-vous avec le médecin légiste pour le mardi. Il se chargeait de prévenir Bertrand. Il le remercia et comme il hésitait à lui faire part de ses découvertes sur l'ordinateur, le retour de Clara et Justin lui permit d'écourter la communication. Il était prévu qu'il se verrait comme prévu lundi soir chez Cécile.

Clara achevait de rentrer ses achats, Justin s'engouffra vers sa chambre avec le manga qu'il avait réussi à extorquer à sa mère. Le dimanche matin, pendant que Pierre-Henri et Justin faisaient la grasse matinée, Clara repartit faire quelques courses pour le repas.

- A midi poisson frais et purée pour tout le monde et une tarte au citron au dessert. Il est vachement bien le marché de la place de la Libération, maintenant qu'il a été refait après les travaux de

passage du tram. J'ai pris un Bandol rouge chez le caviste. On laisse tomber l'informatique pour aujourd'hui.

Ainsi fut-il fait.

L'après-midi comme promis, ils amenèrent Justin à Marineland où il y avait un spectacle aquatique et un jardin des plantes très sophistiqué. Ils terminèrent la journée en direction de Cannes. Justin put finir de se défouler sur la plage de sable et ils dinèrent dans un restaurant de la Croisette.

Le lundi matin commença par les retrouvailles entre Clara et Ginette. Cette dernière découvrit Justin qu'elle n'avait pas vu depuis l'âge de trois ou quatre ans, avec des manifestations d'admiration très démonstratives.

- Ne l'étouffe pas contre ta poitrine, réagit Clara en riant.

Justin, très fils de famille bien élevé, répondit à Ginette :

- Je suis ravi de faire ta connaissance, maman m'avait tant parlé de toi.

Lorsqu'elle se fut éloignée pour préparer le petit déjeuner, Justin se tourna alors vers sa mère en serrant les dents :

- Ce coup-là, ça vaut au moins un deuxième manga, sinon je retourne chez mon père.

- Tu nous accompagnes chez le notaire, on s'arrêtera chez le libraire, intervint P.H. compatissant.

Le notaire les reçut avec une demi-heure de retard en s'excusant, « car vous savez les veilles de premier mai... etc... » Clara finit par entendre qu'elle était la seule héritière, ce qu'elle savait déjà.

- En ce qui concerne les biens, hormis le livret de caisse d'épargne, il n'y a, si l'on peut dire, « que » la

maison de Gairaut. D'après l'entretien que j'ai eu l'agent immobilier que vous m'avez indiqué, celle-ci est évaluée environ à 500 000 euros. Les droits de succession, une fois l'abattement en ligne directe effectué, seraient alors de 80 000 euros. Vous pouvez évidemment minorer la valeur vénale lors de la déclaration, mais si vous vendez rapidement, vous allez payer l'impôt sur la plus-value qui représentera presque 40 % de la différence. Comme on ne sait pas trop ce que vont inventer nos gouvernements dans l'avenir, je vous conseille de déclarer la maison pour sa valeur et de payer les droits. J'oubliais pour les biens mobiliers, les meubles sont estimés à 5 % de la valeur de la maison, et s'il y a des bijoux précieux, en principe la loi prévoit que vous devez les déclarer. En pratique, c'est rarement le cas pour les bijoux de famille.

Clara était assise raide comme la justice. Elle déclara d'un ton faussement détaché en faisant tourner la bague de Marguerite sur son doigt :

- Non ! Non ! Ma grand-mère avait horreur des bijoux. Sije veux garder la maison, j'ai quel délai pour payer ces 80 000 euros ?

Le notaire eut un sourire carnassier :

- La déclaration doit être faite au fisc dans les 6 mois jour pour jour après le décès. Vous pouvez demander un étalement moyennant le paiement d'intérêts légaux. Il faudrait que vous me fassiez connaître votre décision pour que je puisse établir cette déclaration dans les délais. La pension militaire qui a permis à votre grand-mère de vivre correctement suite au décès en service commandé de votre grand-père, n'est pas transmissible et s'éteint avec la mort de son épouse. Ah ! J'oubliais, votre grand-mère avait déposé à l'étude, il y a

plusieurs années ce paquet à vous remettre après sa mort.

Une fois sortis de l'étude, ils rentrèrent directement. Clara éprouva le besoin de boire quelque chose de fort, genre whisky, pour atténuer « le choc fiscal ».

- Putain ! 80 000 euros si je veux garder la maison, il va fort le fisc ! Qu'en penses-tu ?
Demanda-t-elle à P.H.

- C'est sûr que la valeur d'une maison entre le moment où ton arrière-arrière-grand-père l'a achetée dans les années vingt et 2014, a dû croître de manière exponentielle dans cette région. D'un autre côté, une partie de nos assurances-vie respectives devrait suffire. Tu es la bénéficiaire désignée de la mienne, mais en principe ce magot est prévu au cas où je deviendrais gâteux dans une maison pour personnes âgées dépendantes. Évidemment tu peux aussi vendre la maison ou la louer, car je ne pense pas que tu aies l'intention d'y emménager ?

- Il y a une autre solution : faire estimer la bague en diamant et voir si le montant de sa vente peut payer les droits de succession.

- Je dois dire que j'ai admiré ton sang-froid redoutable face au notaire au sujet des bijoux. Le problème reste le contrôle par les impôts, avec les histoires de paradis fiscaux actuels.

- Si tu es d'accord, on demandera son avis à mon cousin Aldo, il jongle avec tout, ça depuis sa naissance répondit Clara en ouvrant le paquet que lui avait remis le notaire. Elle fit glisser la ficelle enserrant un cahier, sur la couverture duquel il était inscrit à la plume :

«Pondichéry, 1906, Elisabeth Demangie : mon journal».

Ils déjeunèrent rapidement et s'installèrent pour prendre connaissance du contenu. Curieusement Justin resta avec eux au lieu de se précipiter sur Internet.

- Maman, tu ne lirais pas à haute voix le journal de L'arrière-grand-mère ? C'est sûrement intéressant. Et puis le prof d'histoire nous a donné une dissertation à faire sur les origines familiales.

P.H. et Clara, persuadés que Justin s'était complètement désintéressé de l'affaire se dévisagèrent en écarquillant les yeux.

- Après tout si ton professeur aime les risques pédagogiques, c'est son problème. Marguerite m'en avait parlé. je pense qu'il contient des réponses à certaines questions. Elisabeth avait accouché à Nice de son fils Paul conçu aux Indes, semble-t-il. La donzelle fut rapatriée en Europe et que son père demanda à être muté à l'hôpital militaire de Marseille. Par contre, je préfère que ce soit Pierre-Henri qui nous fasse la lecture : le prof ici c'est lui.

chapitre 12

Pondichéry 1906

Vendredi 8 juin 1906

« Bonjour mon cher journal. Comme c'est notre première rencontre, nous allons d'abord faire connaissance.

Je m'appelle Elisabeth Demengie. Je suis née en 1889 à Pondichéry, comptoir français des Indes.

Tous les habitants des comptoirs, européens ou indiens, ont été déclarés citoyens français en 1848, à la faveur de l'abolition de l'esclavage. Pondichéry est représenté au Parlement français sous troisième République.

Je viens donc d'avoir 17 ans. Mon père est médecin militaire à l'hôpital. Ma mère est infirmière et travaille avec lui. Je suis fille unique, et je vais à l'école au lycée français, paraît-il un des rares de notre république à admettre les filles comme les garçons.⁴³ Les élèves sont aussi bien d'origine française comme moi que Tamoul, comme mon amie Roshni, ce qui fait que nous sommes tous bilingues.

L'année scolaire vient de se terminer. Comme d'habitude à cette époque à Pondichéry, l'effet de foehn rend le climat chaud et étouffant et il y a encore peu de pluie, mais heureusement, nous

⁴³ La mixité du lycée de Pondichéry est une exception et la généralisation du baccalauréat pour les filles n'interviendra qu'en 1924 en France.

pouvons aller nous baigner sur la plage, qui borde le golfe du Bengale. La seule chose pénible, c'est qu'alors que les garçons peuvent se baigner en short de bain, nous les filles sommes obligées de garder un sari descendant jusqu'aux chevilles. Encore que, lorsque nous ressortons mouillées, le tissu humide plaqué sur le corps ne cache pas grand-chose de notre anatomie. À voir les regards furtifs des garçons, je sais qu'ils me trouvent jolie, sans compter que mes cheveux blonds ne passent pas inaperçus ici.

Roshni et moi sommes toutes émoustillées, car demain doit avoir lieu la remise des diplômes de fin d'étude¹⁵ à l'école. Elle sera suivie du bal au cercle de Pondichéry donné par le gouverneur, auquel nous pourrions participer sous le chaperonnage de nos parents et de nos professeurs. Cet après-midi, nous allons essayer nos robes auxquelles nos mères viennent d'effectuer les dernières retouches.

Nous avons choisi un tissu en soie indienne tirant sur le jaune pour Roshni qui est brune et j'ai choisi un fond rouge s'harmonisant mieux avec ma couleur de cheveux. Il y aura des représentants de l'administration française et de nombreuses personnalités des États indiens avoisinants. On parle en particulier de la venue du Nizâm d'Hyderabad⁴⁴, un État musulman voisin dont il est le Calife. C'est, paraît-il l'homme le plus riche au monde, car il règne sur les légendaires mines de diamants de Golconde⁴⁵. Il sera accompagné d'un certain nombre

⁴⁴ L'Hyderâbâd situé à environ 800 km au nord de Pondichéry, a été un État, resté autonome de l'Inde de 1724 à 1950, ayant à sa tête un Nizâm (calife) héréditaire de religion musulmane.

⁴⁵ Ces mines étaient alors, avec Bornéo, les seules sources au monde de cette pierre précieuse

de ses enfants étudiant au lycée de Pondichéry. Il y aura aussi plusieurs de ses favorites que la tradition musulmane oblige à être voilées.

Heureusement, mon amie Roshni, de confession hindouiste sera dispensée de cette vexation, comme bien entendu toutes les françaises présentes. Mon père m'a expliqué en riant que cela avait failli faire un incident diplomatique avec le directeur du lycée français qui a un statut laïc.

Ma mère et moi, nous avons pris plusieurs cours de danse en particulier de valse et de galop pour cette occasion. Cela a été le prétexte à de nombreuses crises de fous rires entre nous.

Dimanche 10 juin 1906

Mon cher journal,

J'avais hâte de revenir de la messe à l'Église de Notre Dame des Anges, pour pouvoir te raconter la journée d'hier. A la remise des prix, mon amie Roshni a raflé toutes les récompenses des matières scientifiques, mathématique, chimie, physique et biologie. Quant à moi, j'ai dû me contenter du second prix de Français et d'un accessit en géographie.

Salim, un des neveux du Nizâm que je n'avais encore jamais remarqué, car il est dans une autre classe, a eu le premier prix de bonne camaraderie. Ce n'est pas en soi extraordinaire, mais cela lui a valu des applaudissements nourris de toutes les demoiselles de l'école, car il est vraiment très beau.

Le plus extraordinaire de cette journée, a été bien sûr le bal du gouverneur. Tout le ban et l'arrière-ban des autorités civiles et militaires étaient là. Mon père était en grand uniforme de médecin Colonel et ma mère avait opté pour une robe de soirée européenne

avec une longue traine, des manches bouffantes et un décolleté que j'ai trouvé un peu osé. Elle portait également une aigrette sur son chignon et un collier de perles que lui a offert mon père.

Les invités indiens étaient tous magnifiquement vêtus de tuniques damassées avec des ceinturons sertis d'innombrables brillants et émeraudes sur lesquelles étaient fixés des poignards dans des fourreaux en métal incrustés d'argent. Ces tenues étaient complétées par des turbans multicolores. Celui que portait le Nizâm lui-même était agrémenté d'un énorme diamant qui jetait des feux de tout côté.

Les épouses musulmanes étaient plus discrètement vêtues de tuniques ou de robes aux couleurs variées, masquant les avants bras, montant jusqu'au cou, descendant jusqu'aux chevilles et recouvertes d'un hijab en pashmina aux tons plus chatoyants encadrant un visage restant pourtant partiellement masqué par des voiles transparents.

Je dois dire que, ma tenue et celle de Roshni moins modestes attiraient beaucoup les regards de nos camarades d'école qui ne nous avaient jamais vu, parées de la sorte. Roshni avait un cavalier attiré pour toute la soirée, car elle était fiancée à un jeune homme de la caste des marchands comme elle, dans le cadre d'un mariage arrangé, selon la tradition indoue. Leurs noces sont prévues dans un mois.

Pour moi, j'ai eu l'immense plaisir d'ouvrir la danse au bras de mon père. Mon carnet de bal s'est rapidement rempli, et à ma grande surprise le premier me réservant la prochaine valse, fut le fameux Salim.

Quel bonheur de tournoyer sur la piste, sous le regard envieux de celles qui faisaient tapisserie.

Salim eut une conversation charmante. Il m'expliqua qu'il était le cadet de la nombreuse fratrie d'un des fils du Nizâm et qu'il allait devoir rentrer bientôt dans son pays pour satisfaire à ses obligations militaires. Il resterait cependant encore quelque temps à Pondichéry, et espérait bien me revoir. Je me suis à bafouiller quelque chose en rougissant jusqu'aux oreilles. J'ai presque oublié à quoi ressemblaient mes cavaliers suivants, tant j'étais troublée.

À la fin de la soirée, mon cœur battait la chamade, lorsque Salim s'approcha de mon père et lui demanda la permission de venir me chercher le surlendemain pour l'accompagner au match de polo qu'il devait disputer. Mon père ne crut pas devoir refuser l'autorisation en mettant comme condition que Roshni et son fiancé puissent nous accompagner.

Mardi 12 juin 1906

En début d'après-midi, tous les trois vêtus de pantalons jodhpur et de saris multicolores, nous montions dans un rickshaw⁴⁶ tiré par deux coolies. Salim nous accueillit sur son cheval avant que le match ne débute. Il était beau comme un dieu, vêtu d'un pantalon blanc et d'une tunique jaune à la couleur de l'école. Son équipement était complété par un casque à visière, des bottes en cuir munies d'éperons. Il tenait une cravache et des gants de protection. Avant d'enfiler ces derniers, il ôta la bague qu'il portait toujours et me la tendit :

- Si vous voulez bien me la garder pour moi pendant le match, ça me portera chance.

⁴⁶ rickshaw : pousse-pousse indien

C'était un superbe diamant monté sur anneau de platine, les hommes musulmans n'ayant pas le droit de porter des bijoux en or. Lorsqu'il prit ma main et me le passa à l'annulaire, je remarquais que le petit doigt de sa main gauche était amputé. Suivant mon regard il m'expliqua en riant qu'il s'était blessé quand il avait 13 ans en maniant le poignard de son père et que pour le consoler de la perte de son doigt, celui-ci lui avait offert ce diamant issu des mines de Golconde.

Il s'éloigna ensuite au trot pour rejoindre le terrain de gazon où aller se dérouler le match. Il se saisit de son maillet et gagna sa place en milieu de terrain. Chaque équipe était constituée de 4 joueurs. Le fiancé de Roshni nous expliqua qu'une partie se déroulait en 5 ou 6 périodes nommées « Chukker » d'une durée de 7 minutes environ et que les joueurs changeaient de chevaux à chaque intervalle.

A la fin de la dernière période, Salim assura la victoire de son camp en marquant le dernier point d'un coup de maillet précis, sous les bravos des spectateurs.

Sitôt la partie terminée, il revint vers nous et avant que je réagisse il se pencha vers moi, me hissa sur son cheval et me serra contre lui en me maintenant entre ses bras puissants.

D'un coup d'éperons, il fit repartir son cheval au galop le long de la plage proche. Nullement effrayée, je me sentis profondément troublée par l'odeur virile se dégageant de lui et le contact de sa tunique humide de transpiration contre mon dos.

Au bout d'un moment, nous débouchâmes au-delà de Paradise Beach où il n'y avait plus personne sur le rivage, il fit entrer notre monture dans l'eau pour nous rafraîchir.

Puis une fois revenus à terre, il sauta de selle et me prit dans ses bras pour m'aider à descendre. Trempés d'eau de mer, nous éclatâmes de rire et soudain il m'embrassa brutalement. Nous nous allongeâmes dans le sable, je sentis les caresses précises de ses mains qui me déshabillaient. À demi évanouie dans une sorte de désir irrésistible, je laissais son sexe me pénétrer en ressentant un plaisir immense.

Nous sommes restés allongés cote à cote un moment puis réalisant que je venais de perdre ma virginité je fondis en larme. Je voulus m'enfuir en courant.

Salim me rattrapa rapidement, me supplia de lui pardonner, me jurant que cette étreinte resterait un secret entre nous. Je voulus alors lui rendre la bague qu'il m'avait confiée, mais il a refusé fermement en disant que c'était le témoignage de sa fidélité. Il doit partir dès demain pour la région de Golconde où habite sa famille et une fois qu'il sera assuré de son soutien il reviendra demander ma main à mon père.

Nous remontâmes sur le cheval. Il me déposa discrètement non loin de Roshni et de son fiancé qui firent mine de n'avoir rien remarqué

J'ai connu aujourd'hui le bonheur de devenir une vraie femme, mais je suis terriblement tourmentée à propos d'une possibilité de mariage entre un indien musulman et une occidentale catholique, dont les traditions sont pesantes des deux côtés.

Pour le moment, je juge prudent de cacher soigneusement aux yeux de tous, le diamant que m'a confié mon cher Salim.

Samedi 14 juillet 1906

Triste jour de fête nationale.

D'abord, la mousson vient d'arriver et des averses torrentielles ont commencé à s'abattre sur la ville depuis 24 heures. Ca fait bientôt trois jours que je n'ai pas vu Roshni. Je pense que la pluie l'a dissuadé de sortir.

Je n'ai pas de nouvelle de Salim depuis un mois. Chaque soir en m'endormant, je serre contre mon cœur sa bague chérie que j'ôte de mon doigt le matin avant de me lever, et que je cache dans un petit coffret au milieu de colifichets fantaisies.

Papa est terriblement inquiet, car de nombreux malades affluent à l'hôpital. Il semblerait qu'une nouvelle épidémie de peste se déclare dans la région. Il essaie de la traiter avec le nouveau sérum mis au point par le docteur Paul Simond, avec qui il a collaboré jusqu'à ce dernier soit muté en Indochine. Il a refusé que ma mère vienne l'aider et préfère dormir sur place pour ne pas risquer de transporter chez nous cette maladie dont on sait maintenant qu'elle est due au bacille découvert, il y a quelques années à Bombay par un médecin dénommé Alexandre Yersin.

Mon père nous a appris que la contagion de la maladie se faisait essentiellement par les poux et les puces. Nous nous lavons donc tous les jours, et veillons à ce que nos serviteurs en fassent autant. De même nous pulvérisons régulièrement les chats et les chiens ainsi que nos chevelures avec un insecticide. Si un cadavre de rat ou de taupe est découvert, il est aussitôt pris avec des pincettes et immédiatement brûlé.

Malgré tout, j'ai peur d'être tombée malade, car depuis trois jours je vomis tous les matins à mon réveil et voilà quinze jours que j'attends d'être indisposée. Je vais en parler à ma mère demain en revenant de la messe.

DIMANCHE 15 juillet 1906

Mon Dieu ! Ce que je peux être sotte. Dès que j'ai raconté à maman mes petits problèmes de santé, ce n'est pas du tout à la peste qu'elle a pensé. Elle m'a longuement « cuisiné » comme on dit. J'ai fini par lui avouer ma relation coupable avec Salim. Ma mère a été atterrée par cette révélation, car il est évident pour elle, que ce que je ressens sont les premiers signes d'une grossesse.

- Sans parler du qu'en-dira-t-on, je n'ose penser à ce que va être la réaction de ton père, me dit-elle

Je lui affirmais que Salim serait prêt à sauver mon honneur en m'épousant. Elle m'a répliqué d'un ton sec que pour le moment ça faisait un mois qu'il n'avait donné aucune nouvelle. Je me suis effondrée en larmes et soudain je me suis souvenue qu'une de mes camarades de classe s'était retrouvée dans la même situation et avait résolu le problème grâce à un mélange de plantes que lui avait fourni un apothicaire indien. J'ai raconté ça à ma mère entre deux sanglots, ce qui me valut une paire de claques retentissante. J'en restais estomaquée, car c'était la première fois que ma mère me frappait.

- Nous sommes catholiques, pas des sauvages et l'avortement est un péché mortel. Nous allons voir le Père Duval, mon directeur de conscience et tu vas te confesser, comme ça il sera tenu au secret. Il pourra te conseiller.

Lundi 16 juillet 1906

*Quelle horreur Dieu va-t-il encore me réserver ?
Au moment où ma mère et moi allions nous rendre à l'église Notre Dame des Anges pour rencontrer le curé, le fiancé de Roshni se présenta à la porte de notre résidence. Il portait un masque en tissu lui cachant la moitié du visage, et ses yeux étaient noyés de larmes. Il nous annonça que mon amie venait de décéder de la peste dans la nuit. J'ai dû perdre connaissance, car je me suis retrouvée allongée sur un canapé, un linge mouillé sur le front. Ma mère était à mon chevet et tenait ma main.*

Les obsèques de Roshni auront lieu demain sur le terrain de crémation indoue se trouvant au bord de la mer. Nous ne pourrons pas y assister. A cause de l'épidémie, les incinérations sont nombreuses. Seule la famille proche peut être présente. Le gouverneur ayant interdit les gros rassemblements. J'ai cherché à protester, mais ma mère est demeurée intraitable :

- Dans ton état, ceci est hors de question, a-t-elle dit, même si je dois t'enfermer dans ta chambre. Ton père m'a fait savoir qu'il allait passer en fin de journée pour s'assurer que tout allait bien ici. Par précaution il préfère retourner dormir à l'hôpital. Je vais lui parler seule à seule. Pendant ce temps, Adeline, c'est le prénom de ma vieille nounou, restera auprès de toi.

Mardi 17 juillet 1906

Maman est venue me voir ce matin dans ma chambre.

Elle m'a expliqué que l'épidémie était en train de s'éteindre à Pondichéry et que malheureusement Roshni avait été une des dernières victimes. Restée à domicile, elle n'avait pas pu bénéficier de la sérothérapie mise au point à l'hôpital. Il semblait que

le foyer de départ était situé plus au nord, et mon père allait rejoindre un dispensaire vers Hyderâbâd avec un lot de sérum mis au point à partir des lésions buboniques des malades. La conservation en étant difficile, il devait partir rapidement.

- Pour ce qui nous concerne, j'ai longuement parlé avec ton père. Tu sais qu'il y a plusieurs mois déjà qu'il a demandé sa mutation à Marseille dans le nouveau service de Paul Simond. En attendant que celle-ci arrive, toi et moi allons rallier la métropole immédiatement. Ma mère habite sur place et nous aidera à trouver un logement décent pour nous et ton enfant à venir. Ton père nous fera des lettres de recommandation pour les médecins qu'il connaît là-bas.

Mon père est rentré déjeuner aujourd'hui à la maison.

J'ai essayé de protester violemment en disant que je voulais attendre des nouvelles de Salim. Mon père est demeuré intraitable et argumenta que sa famille musulmane s'opposait sûrement à son retour. Selon lui, l'islam est encore plus rigoureux que le christianisme au sujet des femmes ayant conçu hors mariage.

Il m'a cependant promis qu'il essaierait de le retrouver sur place.

À la fin du repas ma mère est à nouveau intervenue :

- Maintenant, tu vas t'habiller et nous allons voir le Père Duval.

Nous avons traversé les rues de Pondichéry en calèche jusqu'à l'église. Malgré les rideaux tirés une odeur de brûlé s'étendait dans toute la ville.

L'homme d'Église était âgé d'une quarantaine d'année. C'est un des missionnaires jésuites,

lesquels sont très nombreux aux Indes depuis l'évangélisation débutée à Goa par Saint François-Xavier, il y a près de 500 ans.

Je me suis donc confessée à cet homme à l'air exténué, les extrêmes-onctions succédant aux enterrements, la religion catholique n'acceptant pas la crémation.

Pourtant, il a fait preuve de beaucoup de bienveillance à l'égard de mon péché et m'a expliqué que pour réparer ma faute, il fallait que je me résigne à la décision de mes parents. Il m'a fait comprendre que ce qui importait maintenant, c'était de me préparer à recevoir cet enfant et à m'en occuper comme une bonne mère chrétienne.

Jeudi 19 juillet 1906

Mes parents n'ont pas perdu de temps. Le prochain paquebot de la compagnie des messageries maritimes à destination de Marseille part dans 15 jours. Mon père a réservé une cabine pour ma mère et moi. Il ne souhaite pas que nous attendions encore à cause de la mousson. Et comme le voyage dure plus d'un mois, il ne veut pas que ma grossesse soit trop avancée. Il désire d'ailleurs que j'aie vu une sage-femme avant de partir et prévient le médecin du bateau. Papa doit bientôt partir à Hyderâbâd et veut pouvoir être là pour aider maman à préparer les malles, ce qui n'est pas une mince affaire. Il souhaite être encore présent lors de notre embarquement, car ensuite nous ne savons pas quand nous allons le revoir.

Lundi 23 juillet 1906

Pour nous rassurer, papa nous a fait visiter le poste télégraphique militaire de Pondichéry.

Des liaisons terrestres assurent les communications en Morse à travers l'Inde, l'Afghanistan, la Turquie, la Syrie, la Grèce et l'Italie. Il nous a expliqué que depuis deux ans des transmissions sans fil étaient assurées avec les paquebots français et la métropole via la station du phare du Stiff sur l'île d'Ouessant, permettant les relais avec ces réseaux de télégraphe terrestre.

L'officier responsable nous a même permis d'envoyer un message à ma grand-mère à Marseille pour l'informer de notre départ et du jour probable de notre arrivée. D'après cet officier, le texte devrait lui être délivré par porteur bien avant même que le paquebot ait pris le large. Le technicien prétend que d'ici quelques mois, des échanges verbaux directs par ondes radios, seront possibles entre deux individus aux quatre coins de la terre, grâce à des antennes relais. Je pense que ce jeune officier exagère énormément et a voulu jouer les farauds devant deux femmes naïves. Pourquoi pas des images pendant qu'il y est ?...

Dimanche 5 août 1906

Ça y est ! Demain, nous embarquerons pour Marseille...

J'entends ma mère pleurer tous les soirs et mon père qui cherche à la consoler. Il assure que Paul Simond fera tout son possible pour accélérer la mutation. D'après lui, c'est l'affaire de quelques mois. Ce qui l'inquiète le plus, c'est qu'il ne sera probablement pas là pour mon accouchement.

Quand je pense que leur vie est entièrement bouleversée à cause d'un moment de folie de ma part, je me sens terriblement honteuse.

Le journal d'Elisabeth se terminait sur ces mots. Clara et Justin n'avaient pas ouvert la bouche, écoutant religieusement Pierre-Henri pendant la lecture.

Clara s'exclama alors en larmes

- Que c'est beau ! On dirait du Sagan...

- N'exagérons pas ! À peine du Marc Lévy.

- Tu vas me trouver fleur bleue, mais j'aimerais savoir la suite, c'était mon ancêtre après tout.

- Oh ! Ça m'étonnerait qu'elle ait écrit un deuxième tome. Par contre, il y a peut-être des indications à la mairie de Marseille ou de Nice ou à la chambre des notaires. Il y a peut-être des renseignements complémentaires dans les papiers du médecin Colonel au grenier.

- Cousin Aldo a connu Paul, le fruit de cette union charnelle illégitime entre Elisabeth et ce Salim. Celui-là c'est un beau salaud quand même, il a séduit et abandonné mon arrière-arrière-grand-mère, et puis il a disparu sans demander son reste.

- Va savoir, il lui a laissé le diamant, ne l'oublie pas.

- Dis tout de suite qu'Elisabeth était vénale... Elle était vierge quand même !

- Je me demande comment elle était fichue. Est-ce que tu as déjà vu une photo ou un portrait d'elle ?

- C'est toujours pareil avec vous les hommes.

Dans une belle histoire d'amour, il n'y a que le plan cul qui vous intéresse.

Le dernier mot revint à Justin.

- Si j'ai bien compris, je suis donc le descendant d'un Maharadja ? Class ! J'imagine la tête de mon prof d'histoire ! Fait voir un peu cette bagouze maman. Tu crois qu'elle plairait à Julie, enfin je ne veux dire pas tout de suite mais...

- Quand tu joueras au polo !

- Voilà !

L'heure avançant, ils se préparèrent pour aller chez Cécile et François.

chapitre 13

Nice, Lundi 28 Avril 2014

A leur arrivée, la galerie était encore ouverte. Ils furent accueillis par Bertrand. Il les embrassa tous les trois. Au regard plein de curiosités de Justin, répondit un autre regard significatif de Clara décourageant son fils de poser la question qui lui brûlait la langue sur l'homosexualité de l'artiste.

Bertrand désigna un escalier conduisant à l'appartement du dessus :

- Vos cousins vous attendent. Je ferme la boutique et je vous rejoins.

Ils furent accueillis au seuil de la porte par une fillette d'une dizaine d'années.

- Bonjour ! Entrez donc, je suis Maria, la fille de Cécile et de François. Tu es Justin, je suppose dit-elle à l'attention de ce dernier. Nous sommes donc petits-cousins.

Justin que l'on n'avait pas prévenu de cette parenté inattendue pour lui fut pris à contre-pied et bafouilla lamentablement :

- Eh bien, salut cousine !

La gamine était la réplique miniature de sa mère. Elle lui plaqua deux bises sur les joues et se retourna pour les introduire dans la salle de séjour.

Il y avait déjà là, Stéphanie et Jean-Marie et l'inévitable Aldo.

François tendit un verre à chacun des arrivants :

- C'est du vin d'oranges, vous allez voir c'est spécial.

- Pendant que j'y pense, intervint Jean-Marie, j'ai contacté mon amie, médecin légiste de Nice. Elle connaît très bien l'Institut de médecine navale et nous fixe un rendez-vous avec son collègue s'occupant des identifications des noyades. Nous les retrouverons sur place vers 9 heures demain. Si cela vous va.

À ce moment, Bertrand fit son entrée

- Ces journées d'intersaisons sont interminables. Heureusement, en attendant les clients, j'ai eu le temps de trier et de regarder de plus près les photos que nous avons retrouvées à Gairaut. J'en ai sélectionné un certain nombre que l'on peut tout à fait agrandir et trois ou quatre à partir desquelles je me propose de réaliser quelques aquarelles.

Bertrand fit circuler un album où il avait classé les photos sélectionnées.

Aldo s'attarda plus longuement sur celles d'Elisabeth et de son fils :

- En fait, je me souviens très peu de Paul. Lorsqu'il est mort, je n'avais que 10 ans et sa fille Marguerite, une douzaine d'années. Il fut tué au cours de la bataille de Dunkerque. Alexandrine, sa femme aidée d'Elisabeth continua d'élever ma cousine, tout en s'occupant, dans des conditions difficiles de l'hôtel qu'ils avaient repris avant-guerre. Marguerite rencontra Freddy à la libération. Elle était très jeune, à peine âgée de 18 ans. Freddy avait rejoint de Gaulle, et poursuivit une carrière militaire après la guerre. Marguerite, bien sûr, après avoir accouché de Charles, le père de Clara, le suivit dans tous ses déplacements. Quand ils étaient en congé,

ils habitaient la maison de Gairaut. Au fait, comment s'est passé votre rendez-vous chez le notaire ?

Clara intervint à son tour :

- Nous avons eu la joie d'apprendre que pour devenir pleinement propriétaire de cet héritage, l'État nous ponctionne de 80 000 euros de droits de succession. Si je veux garder la maison, il faut que je trouve cet argent quelque part, j'ai pensé vendre la bague en diamant, mais d'un autre côté, ce bijou, fait partie de l'histoire romantique que ma trisaïeule Elisabeth relate dans le journal intime qu'elle tenait en Inde et que le notaire nous a remis de la part de Marguerite.

Pendant le dîner, elle résuma alors le contenu du dit journal.

- C'est beau comme du Stendhal ! s'exclama Bertrand.

Stéphanie qui avait eu une vie quelque peu dissolue dans une existence antérieure s'exclama :

- Fichtre ! Elisabeth devait être un sacré bon coup pour que son prince charmant se fende d'un pareil cadeau !

- Oui, enfin il lui a aussi laissé un polichinelle dans le tiroir et a disparu sans laisser d'adresse, intervint Cécile.

- Un peu de respect, Mesdames, répliqua Clara. Songez un peu que ce cher Salim est aussi un de mes ancêtres et que si l'avortement avait été admis chez les bourgeois de ce temps, je ne serais probablement pas de ce monde.

- A cette époque il était assez mal vu qu'une demoiselle française se fasse engrosser par le premier sauvage venu ! Même au prix d'une bague en diamant. Une mésalliance entre musulman et catholique justifiait sûrement pour les jeunes femmes

en détresse un petit séjour en Suisse, pays protestant, toujours accueillant, et dont l'air pur permettait de traiter la chlorose essentielle de la jeune fille comme on disait pudiquement alors, compléta Aldo.

- Dieu merci ! Continua P.H. qui était athée, les bons conseils du curé de Pondichéry ont permis à cette grossesse d'arriver à terme. Me permettant ainsi de profiter de la compagnie de Clara.

- Et le prince charmant d'Elisabeth dans tout ça ? Intervint Cécile.

- Disparu sans adresse connue, effectivement. Le Nizâm de l'époque avait sept femmes et cinquante concubines, il n'est pas surprenant que je n'en aie pas trouvé trace dans la lignée officielle du Nizâm. Il est fort possible qu'il se soit fondu dans la population avec quelques petits diamants en poche, héritage de son père ou de son grand-père. On peut tout imaginer, comme l'a fait Henri Vernes dans une des célèbres aventures de Bob Morane : « La couronne de Golconde » où une métisse anglo-indienne fille d'un ancien sultan de Golconde se voit léguer un trésor. Les diamants attirent le fameux Monsieur Ming, mieux connu dans la série sous le nom de « L'ombre jaune ».

- Oserais-tu insinuer que l'auteur de Bob Morane se serait inspiré de l'histoire vraie d'Elisabeth et de Salim ? L'interrompt cette fois Jean-Marie, outré, que l'on puisse toucher au héros des romans de sa jeunesse.

- Je n'insinue rien du tout. Elisabeth est bien retournée en France sans encombre avec le diamant et son marmot qui s'avérera être un mâle, sans nouvelle du prince Salim.

Le dîner se terminant, et les deux gosses donnant des signes d'impatience, Clara proposa à Aldo de se revoir ultérieurement pour analyser avec lui le contenu de l'ordinateur de Marguerite.

- Si vous pouvez être là demain après-midi, je suis prêt à sacrifier mon jogging quotidien, ironisa le vieil homme depuis son fauteuil à roulettes. Inutile d'imprimer, si tu as une clé USB, j'ai un PC flambant neuf à la maison.

« Il n'y a plus de vieillard » remarqua P.H. en son for intérieur.

Pierre-Henri et Clara prirent rapidement congé, en donnant rendez-vous le lendemain à Jean-Marie au siège de l'institut médico-légal dont ce dernier leur avait laissé l'adresse.

Un peu après neuf heures, ils furent donc accueillis tous les trois par Mélanie, le médecin légiste, amie de Jean-Marie, dont le look volontairement ou non rappelait irrésistiblement celui de Patricia Cornwell.

- Docteur Scarpetta, je présume ? Lança Pierre-Henri particulièrement en forme ce matin-là.

Un autre personnage, haut en couleur, se tenait à côté d'elle. Une sorte de géant muni d'une barbe grise épaisse descendant presque jusqu'au nombril d'un ventre proéminent et d'une couronne de cheveux de la même couleur dont la longueur recouvrait les épaules, se présenta lui-même comme le docteur Forestier, spécialiste en identification des noyés.

- Jean-Marie m'a expliqué votre histoire de squelette. Juridiquement celui-ci peut lancer une enquête pour découverte de cadavre. Une autopsie légale serait alors possible, mais ce serait beaucoup

plus rapide et beaucoup plus facile si Clara faisait une demande d'identification biologique compte-tenu du fait de son état de propriétaire du lieu de la découverte. Si cette enquête aboutissait à une cause de décès de mort naturelle, l'inhumation serait obligatoire et s'il n'y a pas de parenté pour réclamer le corps et, à moins que l'institut du Pharo ne fasse une demande pour des études complémentaires, celle-ci se fera dans une fosse commune. Bien entendu, après le scandale de l'exposition franco-chinoise « Our Body »⁴⁷, il est hors de question de pouvoir exposer le squelette, par contre, une reproduction artistique à partir d'un moulage préalable comme un masque mortuaire par exemple reste possible.

Le docteur Forestier prit le relais :

- Je me suis un peu documenté sur les recherches concernant des décès sur les maladies épidémiques, car j'avoue que ce n'est pas ma préoccupation première. Mais ça redevient à la mode depuis quelques années du fait du sida, de l'hépatite C, de la grippe et de différentes joyeusetés dont les risques d'attaques bioterroristes.

Concernant la peste proprement dite, les documentations françaises traitent de la peste de Marseille des années 1700. Des travaux récents ont été effectués en Angleterre à la suite de la découverte de plusieurs centaines de cadavres dans une fosse commune du XIIIe siècle, celui de la peste noire, la grande, compléta-t-il avec un air gourmand. Ces analyses ont, d'ailleurs, été faites en lien avec l'institut Pasteur et des laboratoires indiens de Bombay, où des cas de peste ont encore eu lieu récemment. Des séquences d'ADN du bacille de

47

Yersin se retrouvent relativement facilement si je puis dire, dans la pulpe des dents des squelettes pour des raisons chimiques et biologiques dont les détails ne vous concernent guère. Dans le cadre d'une enquête policière et avec l'appui du Pharo que vous semblez avoir obtenu, on devrait pouvoir tirer trois francs six sous des ministères pour analyser les quenottes de votre ami Hector, si elles ne sont pas en trop mauvais état. En ce qui concerne son origine indienne c'est en fait plus simple et avec mille euros, on devrait pouvoir faire l'affaire. Puisque d'après ce que vous nous avez raconté, votre Hector avait un frère ayant survécu, s'il est possible de trouver un membre de la famille, ce serait encore plus simple.

- Un petit voyage à Golconde ne serait pas pour me déplaire surtout si on obtient un financement ministériel, cela me rembourserait indirectement une petite partie des droits de successions de la maison, conclut Clara.

- Ne rêvons pas trop, je te rappelle qu'une partie de la descendance du Nizâm a séjourné à Nice entre les deux guerres. On peut toujours en parler avec l'archiviste du Pharo.

Jean-Marie se leva en remerciant les médecins de leur avoir consacré un peu de leur temps.

- Tu sais bien que je suis toujours contente de te voir, répondit Mélanie en l'embrassant sur les deux joues. Patricia Cornwell a quand même une quinzaine d'années de plus que moi. ajouta t'elle en se tournant vers P.H. Les photos la représentant que vous avez vues datent probablement de ses premiers romans.

Elle fit un signe du doigt en direction du mur auquel P.H. tournait le dos. Celui-ci se retourna machinalement et découvrit un portrait, qu'il n'avait

pas remarqué jusque-là, de l'auteur américain dédicacé avec la mention « meilleur souvenir à ma collègue française, signé Key Scarpetta », daté de 2001.

Avant de se séparer, en sortant de la morgue, Jean-Marie conseilla à Clara et P.H. de voir avec Bertrand pour cette histoire de moulage, car auparavant il faut déclencher l'enquête préliminaire. Passez au commissariat cet après-midi. On fera la déclaration de découverte de cadavre et la demande d'identification biologique par Clara dans la foulée. Pour effectuer le moulage, de tout ou parti du corps humain, il faut théoriquement l'autorisation du Parquet, mais si vous avez un bon spécialiste, sous la main, une fois la levée de corps et les prélèvements médico-légaux effectués sur place, rien de ne s'opposera à la prise d'empreinte du squelette avant le transport à la morgue.

- Ça fait 100 ans que le brave homme attend dans sa caisse, il peut bien patienter encore peu.

En fin de matinée, ils rejoignirent Bertrand qui leur apprit que son ami qui travaillait au Musée Masséna avait trouvé des documents d'archives concernant le mariage en 1933 à Nice d'un des fils du Nizâm de l'époque, ainsi qu'un livre en anglais sur la nouvelle épousée, Princesse prétendante de l'ancien empire Ottoman, aboli par Kemal Atatürk.⁴⁸

Bertrand avait récupéré ces documents pour quelques jours.

- Mes enfants, jubila-t-il, je crois que l'on tient de quoi alimenter notre expo.

⁴⁸ Il s'impose comme chef du gouvernement, reléguant le sultan à un rôle honorifique. En 1923, il abolit l'Empire ottoman et fonde la République de Turquie. Il met fin au califat, dernière trace des institutions impériales.

Ils s'installèrent tous, confortablement dans le petit salon qui jouxtait la galerie.

- Le livre concernant la princesse est en anglais. Cette Princesse est née en Turquie en 1914, et décédée à Londres, âgée de 92 ans en 2006. Deux pages entières qui sont datées de 1933 du journal « l'Éclaireur de Nice », le Nice-Matin de l'époque, rapporte son fastueux mariage avec le Prince Azam Jah⁴⁹, né en 1907, le fils aîné du dernier Nizâm d'Hyderâbâd. En même temps, sa cousine la princesse Niloufer épousait le second fils du Nizâm. D'après l'acte de mariage, celui-ci eut lieu au Palais Carabacel vers Cimiez. On ne trouve nulle trace de ce palais sous ce nom de nos jours. Il a probablement été détruit pendant la guerre ou a changé d'appellation.

- Ce qui me paraît le plus incroyable, l'interrompt Clara, c'est qu'en 1933, ni la mère d'Elisabeth qui était encore en vie, ni Elisabeth, ni son fils Paul qui avait 25 ou 26 ans, n'aient pas cherché à se faire connaître de la smala du Nabab, et surtout de savoir si Salim lui-même faisait partie des invités.

- Quant à l'héritage de Golconde, ne te berce d'aucune illusion reprit Bertrand. Je doute que tes ancêtres aient été reçus à bras ouverts, car en approfondissant mes recherches, j'ai trouvé que l'islam indien n'étant pas spécialement modéré, un bâtard entre un musulman et une chrétienne n'avait aucune chance d'être reconnu. Il aurait été plutôt bastonné s'il s'était présenté à la porte du mariage. Le Nizâm était l'homme le plus riche au monde. J'ai trouvé cependant une série d'articles du « Calcutta Telegraph » qui rapporte qu'à sa mort, la famille s'est disputé le magot pendant des années. Finalement,

49

c'est Azam Jah, le fils aîné du Nizâm d'Hyderâbâd qui est devenu Nizâm à son tour. En 1950, à l'indépendance des indes, son pouvoir politique a disparu, son titre de prétendant resta purement honorifique comme celui du Comte de Paris en France. A défaut de récupérer la couronne impériale de l'empire des indes britanniques qui comporte 6000 diamants et se trouve toujours à la Tour de Londres, le nouvel état indépendant nationalisa les plus beaux diamants du Nizâm en tant que trésor national. Cependant, comme le nouveau Premier ministre Nehru était un copain d'Azam Jah, celui-ci a été très largement indemnisé. Actuellement, la famille est constituée en trois ou quatre sociétés diamantaires parmi les plus riches du monde. Le Nizâm actuel est le fils d'Azam Jah, il a bientôt 80 ans et va bien, merci.

En plus, l'ingratitude des grands de ce monde n'ayant pas de limites, si l'on ne trouve pas de trace locale du travail effectué par ton trisaïeul le médecin colonel, l'hôpital, où il a travaillé à sauver quelques vies de la peste, s'appelle désormais l'hôpital « Princess Durru Shehvar »,¹⁹ nom de la première épouse du nizam à qui ça a dû coûter deux ou trois semaines d'argent de poche.

- Si l'on réveille tout ça au cours de l'exposition, on risque de ne pas se faire que des amis, chez les diamantaires indiens. Et si on leur proposait d'échanger notre silence contre diamant un peu plus gros ? On devrait évidemment abandonner cette expo, conclut Clara, rêveuse.

- Ou être poursuivi pour tentative de chantage. Il faut se renseigner auparavant. J'ai un copain à

Médiapart, qui connaît bien la technique, sinon il sera prêt à nous faire un bel article rétorqua P.H.

- Pas question de céder aux pressions des descendants de quelques esclavagistes musulmans qui ont exploité les mineurs de Golconde pendant des siècles, s'insurgea Bertrand. Tu crois que ton copain journaliste serait d'accord pour illustrer son article avec des photos de mes aquarelles ? interrogea-t-il d'un air gourmand.

- Pendant que l'on y ait, on pourrait aussi inviter Salman Rushdie qui a écrit les versets sataniques. Il est né à Bombay justement, répondit Pierre-Henri en haussant les épaules.

- En ce qui concerne Hector, je ne suis pas sculpteur moi-même, mais les moulages sur corps humains ont été développés dans un atelier de sculpture bien au courant des techniques. Je contacte immédiatement le directeur. Il sera certainement ravi, d'autant que l'atelier est situé à proximité de Gairaut⁵⁰.

De retour à Gairaut Justin se rebella :

- C'est bien gentil vos histoires, vous me traînez partout, et moi, je n'ai pas vu à quoi ressemble cet Hector.

Clara et P.H. se consultèrent un instant :

- Bien on va te le montrer, Si tu fais des cauchemars cette nuit, ne compte sur nous pour venir te border, dit sa mère.

Une fois en face des ossements, Justin, plus impressionné qu'il ne voulait laisser paraître, lâcha un simple « ouah ! » puis se tournant vers Clara :

- Finalement, c'est comme dans un jeu de rôles. Est-ce que je peux envoyer une photo à Julie ?

⁵⁰ <http://www.atelier-nice-art.com/>

- Pas question, c'est un vrai mort et pas une réalité virtuelle répondit P.H.

Ce point réglé, ils partirent au commissariat avec Justin finalement ravi, car la réalité commençait à dépasser son imagination.

Les formulaires remplis, Jean-Marie leur expliqua la procédure :

- Je te propose de venir à la maison, demain après-midi avec l'équipe de l'identité judiciaire qui fera les prélèvements, et je demanderai à mon amie Mélanie de l'accompagner. Si votre sculpteur ou votre plasticien peut être sur place, ça aiderait au point de vue technique. Dans la foulée, je procéderais à une perquisition au moins du grenier pour le principe.

Il les accompagna jusque dans la rue :

- Si d'ici à demain, vous pouviez vérifier qu'il n'existe pas de documents concernant l'affaire du Colonel, ça simplifierait. Bien entendu, je n'ai rien dit.

En regagnant leur voiture, Clara lâcha :

- Je me demande dans quelle histoire on s'est embarqué avec Hector et si l'on n'aurait pas mieux fait de disperser ses restes aux quatre vents.

Arrivé à Gairaut P.H. se frotta les mains.

- Bon ! Au boulot. De ton côté met les carnets et l'ordinateur dans le coffre de la voiture et vérifie tous les placards et les tiroirs de la maison, si tu trouves des documents suspects, entasse tout avec. Moi, je refais un tour au grenier pour voir s'il n'y a rien de louche qui traîne : un couteau sikh, sept boules de cristal, des svastikas ou des échanges littéraires inédits entre Gandhi et Mao Tse Toung. On pourrait planquer notre butin chez Aldo, puisque nous avons rendez-vous chez lui en fin d'après-midi. Appelle-le, je ne crois pas qu'il y voit d'inconvénient. Contacte

également Bertrand, pour qu'il essaye de venir avec le sculpteur demain.

Une fois leur fouille terminée, Clara alla chercher Justin, plongé dans le roman de Bob Morane que lui avait acheté sa mère avant la rencontre avec les médecins légistes. Elle essaya de le motiver en lui permettant d'emporter son livre et sa tablette pour aller chez Aldo.

- Du moment qu'il n'y a pas ma folle de cousine, répondit le gamin. L'autre soir, elle voulait que nous jouions à papa et maman. Heureusement qu'il y avait un truc à la télé pour lui faire changer d'idée.

Avant de déconnecter l'ordinateur, Clara effectua une copie des documents électroniques dans une des clés USB qu'elle avait acquise récemment.

Pierre-Henri programma l'adresse d'Aldo sur son GPS.

Ce dernier habitait en rez-de-jardin dans un immeuble de la rue des Ponchettes, une ruelle parallèle au Quai des États Unis qui partait de l'ascenseur pour monter au château, et aboutissait sur le cours Saleya. Il trouva à se garer assez facilement. Lorsqu'ils sonnèrent, la voie d'Aldo raisonna dans le haut-parleur de l'immeuble :

- C'est au rez-de-chaussée, à gauche, la porte est ouverte.

Aldo les attendait dans la salle de séjour, donnant sur un jardinet. Il tendit une clé à P.H.

- C'est le garage numéro 3, dans l'immeuble d'à côté, je n'ai évidemment pas d'automobile. Depuis mon attaque il me sert de recel pour mes différents trafics avec l'Italie. Tu pourras ranger tes trouvailles. Même Jean-Marie ignore qu'il existe. Ne traînez pas, il y a une surprise de prévue.

Une fois le transfert exécuté, lorsque P.H. fut de retour, Justin était déjà installé sur le canapé avec son roman des aventures de Bob Morane, une gratta queca à la main.

- Si tu as soif, il y a un pichet dans le frigo, et des verres à côté dit Aldo. Il faut se mettre en route pour rejoindre la surprise que je compte vous faire. J'ai retenu une table pour dîner au cercle militaire, elle doit nous y attendre

Avant de sortir, Justin se tourna vers Aldo, une dernière fois en hésitant :

- Tu as fait de la contrebande ? Tu étais un vrai pirate alors ! C'est à ce moment-là que tu as été blessé aux jambes ?

- C'est tout à fait ça. Mais j'ai coupé la main de mon adversaire d'un seul coup de sabre, et maintenant il porte un crochet à la place.

Pierre-Henri, après avoir aidé Aldo à s'installer dans la voiture, et ranger le fauteuil roulant dans le coffre, prit le volant sur le chemin de la promenade des Anglais en direction du cercle et se gara dans le parking qu'il connaissait. Aldo fut accueilli par le maître d'hôtel comme une vieille connaissance qui l'installa dans son fauteuil.

- Dites donc vous avez vos entrées partout s'étonnât Pierre-Henri.

- c'est ça les pirates répliqua Aldo avec un clin d'œil vers Justin. Celieu est symbolique, je ne l'ai pas choisi par hasard. Je crois que notre invitée nous attend au bar.

Une femme qui pouvait avoir environ 65 ans discutait tranquillement avec le barman qui devait avoir le même âge. Quand elle les vit approcher, elle se leva de son tabouret. Elle était réellement magnifique pour son âge.

Ses formes parfaitement équilibrées étaient mises en valeur par une simple robe beige moulante qui ne devait pas venir de Monoprix et des chaussures à talons. Des cheveux bruns mi-longs maintenus par un turban blanc encadraient un visage dont la touche orientale ne se marquait d'aucune ride et rehaussait la classe naturelle qui en émanait.

- Hello ! Vous êtes donc Clara, la petite fille de ma chère Marguerite, dit-elle en la serrant dans ses bras. J'ai si bien connu votre grand-mère. J'étais à ses obsèques, Je n'ai pas osé me présenter... Je suis Malika. Et vous êtes Pierre-Henri. Elle tendit la main à baiser... Ce jeune homme est votre fils Justin, je présume. Puis-je vous offrir un rafraîchissement avant de passer à table. Voilà trente-cinq ans que l'adjudant Rousseau tient le bar de ce mess. Il a bien connu votre grand-mère lui aussi.

Le barman, doté d'une ressemblance certaine avec l'acteur Robert Dalban, ébaucha un garde-à-vous et déclara :

- Très heureux de vous connaître à votre tour.

P.H. jeta un coup d'œil derrière lui, s'attendant à voir surgir Paul Meurisse, muni d'un monocle. En fait, c'était seulement le maître d'hôtel qui les conduisit à leur table.

Clara ouvrit le ban :

- J'ai découvert tout un côté de la vie de ma grand-mère que je ne soupçonnais pas, il reste il y a des pans entiers qui manquent, en particulier en ce qui concerne ses contacts avec un diplomate italien, ses activités secrètes, ses relations avec vous-même et le Colonel ainsi que les conditions de la mort de ce dernier.

- En fait, j'ai connu Malika par entremise de ta grand-mère et j'ai jugé plus sain d'organiser cette rencontre ce soir.

A suivre...